

Jean-Luc Nancy

Péan pour Aphrodite

(Divine, chante-moi l'écume, la frange et la perle des vagues sur la mer vineuse, et celle de l'amour qui vient laver les lèvres, et celle aussi qui reste aux lèvres du chanteur, le chant fini, le mythe dispersé.)

(Encore un chant ? C'est impossible. Tu l'as dit, les voix sont éteintes.

— C'est vrai, mais c'est pourquoi je dis : chante-moi ce qui reste.

— Mais il ne reste rien.

— C'est encore vrai. Mais je te dis, chante-moi rien, l'écume.

— C'est trop facile.

— Avoue donc que c'est trop difficile, et que tu le sais bien.

— Non, je ne sais pas.

— Alors, ne chante pas, écume.)

Aphrodite, née de l'écume : c'est ce que veut dire son nom, *Aphrodité aphrogeneia*, selon l'étymologie qu'on dit populaire, et que Platon recueille en son *Cratyle*. Bien entendu, personne n'y croit, et Platon la rapporte en souriant. Mais Aphrodite est « celle qui aime le sourire », ou « celle qui sourit volontiers ». Ainsi la nomme le chanteur aveugle, *Aphrodité philommeidès*.

(Hésiode la nomme *philommédès*, « celle qui aime la verge » : quel mot cache l'autre mot ? lequel sourit de l'autre ?)

Les plaines des mers te sourient, *tibi rident aequora ponti*. Lucrèce dit aussi, au seuil de son poème : toi seule gouvernes la nature des choses, *rerum naturam sola gubernas*.

Le gouvernement des choses commence par un sourire de l'*etymon* : un sourire du vrai, de l'originel. Pas une dérision, pas une parodie — juste un sourire. Les prétendants à l'*etymon* sont ici nombreux : on y trouve *Astarté*, et le *prytane*, le seigneur, et le *fruit*, et le *tyran*, et la *Phrygienne*, on y trouve de l'étrusque et du sémite, de l'égéen et de tout ce qui commença toujours par se perdre, par se mêler dans les contours, dans les agitations et dans les profondeurs de la mer aux multiples périples, de cette mer entre tant de terres.

Le nom se dit aussi par cette épithète ou par ce surnom : *anadyomène*, qui surgit des profondeurs, qui en remonte, ou plus exactement, qui plonge vers le haut, une pénétration comme une élévation. La déesse inverse le sens du profond. En elle, l'enfoncement fait surface, il *se fait* surface, il s'élève

et il s'enlève avec l'écume, au pied du rocher de Paphos, à Chypre. Ce n'est pas Aphrodite qui monte de l'abîme, c'est l'abîme qui monte en elle.

Et quoi d'autre, en effet, si elle est au gouvernement des choses, si par elle se font leurs venues primitives, *rerum primordia*, *semina rerum*, les éléments de tout ce qui existe, tous les atomes, toutes leurs chutes séminales, disséminales, Aphrodite atomique ?

★

(Entends-tu les mots que tu dis ? Sais-tu qu'ils sont pour nous des mots de guerre et de malheur ?)

★

Il n'y a pas de dieu caché. Ici, le divin est précisément qu'il n'y ait rien de caché, rien d'abscons ni de secret. La profondeur s'élève à la surface multipliée. Ce n'est pas une affaire pour les mystères, ni pour les théologies, ni pour les philosophies. *Aphros* participe du nuage (en sanscrit, *abhra*), mais ce nuage n'obscurcit rien, ne dissimule aucune chose. Il est aussi bien la clarté du ciel, à laquelle touche l'eau. Il est la clarté du ciel lavée par l'écume.

Ce point très clair, cette nuée mêlée de ciel et d'eau, c'est le lieu du très simple dénuement des dieux, lorsqu'il n'y a plus de dieux.

Sans doute, l'*etymon* de l'«écume» est aussi celui de l'«obscur», mais ici on inverse l'*etymon* en même temps que la profondeur. *Anétymologie* : le sens n'est pas au fond, en arrière, en avant, il est à même la surface, il la pousse vers la nue.

Aphrodite est nue pour tous les dieux.

★

La surface n'est pas posée sur le fond : c'est le fond qui paraît, qui fait tout entier surface. La surface écumeuse est la naissance elle-même, elle est la déesse qui naît, et qui n'est divine que de naître ainsi, à chaque crête, à chaque ourlet de vague, et dans chacun des creux où l'écume se répand.

Les oiseaux des airs te célèbrent, divine, et ta venue. *Aeriae volucres te, diva, tuumque significant initum.*

Aussi bien, cette éclosion de l'abîme ne dresse rien au-dessus de l'écume. Aphrodite n'est pas profonde, mais elle n'est pas non plus, érigé sur la mer et joignant le ciel, un phare ni un phallos. La pénétration n'éclaire pas la mer, elle ne la fouille pas : elle mouille seulement, elle écume, elle est mouillée, elle est la mer distillant son essence marine. Aphrodite déçoit l'amour brandi, bandant, à coups de boutoir. Elle est la déception du savoir, elle n'arc-boute pas le ciel des Idées. (Euripide et Platon recueillent l'usage de

distinguer l'Aphrodite ouranienne de l'Aphrodite pandémienne : mais ainsi décomposée, que reste-t-il d'elle ?) Elle ne touche qu'à l'écume, elle est le toucher de l'écume.

Cela ne dit pourtant pas que le *phallos* soit supprimé. Il n'y a pas non plus de castration. Ce n'est pas la scène d'Ouranos, et l'écume n'est pas plus sperme qu'elle n'est chaque fluide et chaque liqueur de l'amour.

C'est bien pourtant la scène d'Ouranos : Aphrodite naît de la mer fécondée par son sang. Diogène d'Apollonie nomme le sperme *aphros haimatos*, l'écume du sang. *Exaphroun* : le sang devient écume, aphrohémorragie, alchimie, *menstrum universale*. C'est l'effervescence du ciel dans l'eau, c'est la mer mêlée au soleil, et ce n'est pas une mutilation.

Il y a la scène d'Atys, le phallos coupé pour Cybèle-Astarté, la Bonne Déesse, l'Idéenne des montagnes, la grande Mère de Syrie. Mais cette coupe d'écume dissout aussi bien la lame de pierre ou de bronze, et il n'y a pas de sacrifice. Des vagues baignent la montagne, et rien n'est retranché, lorsqu'un sexe passe par l'autre.

Philommédès, *philomeidès*, toujours irrésolue. La scène est toujours différente. Elle est la scène de cette métamorphose où chaque différence imprime sur l'autre sa marque différente. Chacune va dans l'autre au-delà de l'autre et de soi, et ne se revient pas, ni ne se perd. Jamais identifiable et clairement distincte, la vérité dans une âme et un corps.

Aphrodite offre le phallos avec l'écume. Avec le grain de sel, il est présenté dans son culte. A cette offrande, le savoir ni le mythe ne peuvent rien comprendre. Phallos non seulement mouillé, mais lui-même mouillure, écume, rien qu'écume salée. Les premières idoles de la Grande Déesse de Chypre sont de sexe indécis. Aphrodite elle-même, à l'occasion, devient Aphroditos. Plutôt qu'un couple de phallos et d'excision, ce serait le doublet du pénil et du pénis, notre hermaphrodite commun, et que nul *etymon* ne soutient.

Le sexe, nom coupant, ne tranche ni ne mutile : sillage et pli.

★

Le nom d'Aphrodite est bien éloigné d'être le seul nom, et le seul nom divin, dont la provenance soit tourmentée, disputée, déradée, flottant entre les eaux. Mais c'est peut-être le seul dont un *etymon* souriant indique cela même : tangage et roulis, crêtes et rouleaux, la houle et la mousse des vagues, le mouvement multiplié sur place, le ressac répété, le clapotement, le sillage. Aphrodite marine, et navigatrice, *pontia*, *euploia Aphroditē*.

★

(Péan, tes strophes sont sans emploi, tu nous donnes une mousse de mots, un vin pétillant, mais la fête est finie, Don Giovanni, la musique est dans

la mémoire. La mélodie infinie s'est perdue dans les brumes, et la ritournelle tourne en rond. Nous sommes accablés. Ton moussieux nous écœure, il faut te taire.)

★

A l'écume brillante répond l'éclat de l'astre : Ashtorith, mère des Baals, planète Vénus, allée et venue, Innana de Sumer, Asthart, Ishtar de Babylone ou de Ninive, qui parle avec la Grande Vague de la Mer, Hathor d'Égypte, la vache aux cornes en lyre, qui porte le Soleil, Esther la Juive, toute une année baignée de myrrhe et d'aromates pour le roi dont elle détourne la colère. *Planète Aphrodite*, déesse de l'errance, de peuple en peuple, de fête en fête, de nom en nom, sous les signes errants du ciel : *caeli subter latentia signa*. Déesse de ce dont il n'y a pas de dieu.

Étoile du soir et du matin, Hesper et Lucifer, étoile du berger, couchée, levée de place en place, allée et venue dans les bras d'Arès, de Dionysos, d'Hermès, d'Anchise, d'Adonis ou d'Atys, mère d'Harmonie, d'Eros et d'Anteros, de Deimos et de Phobos, d'Enée, d'Hermaphrodite — et nue devant Pâris, lui promettant Hélène en silence, par son silence. Grande Mère et fille à tout va, Homère, Flaubert, Freud et Offenbach.

Péan, Cantique des cantiques, «tu es belle, ma bien-aimée» : on avait chanté cela dans Jérusalem, en l'honneur d'Ishtar et de Tammouz-Adonis. Plus tard, malgré la colère de Jérémie, on offrit à Astarté des gâteaux en forme de déesse nue. Le roi Sargon d'Accad ne fut-il pas exposé sur l'eau comme Moïse, et recueilli par Istar ?

Aphrodite, panthéon de flots, pandémonium d'écume ; il en ruisselle un plérôme, mais qui n'abrite aucune gnose, aucun savoir secret de délivrance.

(Comme nous ?

— Comme nous, en effet.

— Plus de délivrance, plus de salut, plus de croyance ?

— Et même, plus de raisons de s'en réjouir, pas plus que de le regretter.)

★

Non le savoir, ni la sagesse, mais la beauté. Platon doit réunir, dans l'élan d'Eros, Ourania et Pandémos. La beauté passe des corps aux âmes — et comment les âmes, pour être belles, cesseraient-elles de redemander les corps, et de passer en eux ? Aphrodite est le passage. Le cortège va et vient, entre les deux temples d'Ourania, celui où la statue est de Phidias, celui où elle est d'Alcamène, et le temple de Pandémos, où Solon fit installer l'office de la prostitution.

(Strabon dit que toutes les femmes de Babylone, obéissant à quelque précepte divin, s'unissaient aux étrangers dans le temple d'Aphrodite, en céré-

monie et au milieu de l'affluence. L'argent versé par les étrangers était consacré au service de la déesse.)

Ourania est masculine, exclusivement, et Pandemos procède des deux sexes. Ainsi le veut Platon. Mais que fait donc Eros, sinon mettre l'un (ou l'une) en l'autre (ou en l'autre), et de toutes les manières possibles ? Comment Aphrodite pourrait-elle diviser les sexes ? Elle n'est que leur partage, en l'un et l'autre, entre l'un et l'autre. Aphrodite est un en deux, non deux en un. Non pas « bisexuée » (ce n'est pas un Gastéropode Pulmoné), mais une en deux sexes — et de telle sorte qu'il n'y a pas d'un sans deux, et que pour finir il n'y a pas d'un. Pas un sexe n'est un. Pas une Aphrodite n'est une. *Aphroditè androgunos*. Nue, toujours, pour tous les dieux, pour tous les deux.

Platon la tient à distance. Il lui préfère Eros. De lui, il ne fait pas son fils, mais le rejeton — né le même jour qu'elle — d'un couple de concepts laborieux. Amour besogneux, *Eros philosophos* : frère jumeau de l'écume, retiré sur le sec de la pensée. Le sol sec et solide où l'on peut durement, durablement bâtir.

Mais Platon-l'Ami-des-Idées n'est pas quitte envers le sexe-qui-est-sans-Idée. Il cherche une Aphrodite philosophe, et c'est Diotime de Mantinée. On ne sait qui elle est, fiction, souvenir d'une pythagoricienne, ou d'une prêtresse de Zeus lycien ? Il n'importe, elle dit le savoir de la beauté. Mais pour se substituer à Aphrodite, faut-il une belle savante ? Qui saura combien Diotima est belle ? Hölderlin devient fou de ce non-savoir.

Diotima se cache derrière Socrate, dont la laideur protège le Beau véritable. Cependant, Platon aime la beauté — plus qu'il ne saurait dire. Ainsi Diotime, unique Platon-femme, Socrate maquillé, fardé, enfin beau, envahit nos mémoires de son absentement.

Mais pourquoi la beauté ne nous lâche-t-elle jamais ? Lorsque tout est laid, elle reste plus qu'un souvenir. Pourquoi est-elle immémoriale et sans histoire ? Pourquoi Platon veut-il de beaux discours ?

(Péan, belle pensée, ne chante plus, fais taire les joueuses de flûte, et dis-moi la loi de « cette puissante Aphrodite dont on vante l'insoumission ». *Ataktos Aphroditē*, quel est son ordre, sa règle et sa mesure sans mesure ? Dis-moi, si tu le peux, la phrase d'une telle pensée. Dis-moi cette phrase nue, Aphrodite aphasie.)

Aphrodite, son nom, est né d'une écume de mots, de l'écume des mots : sens parfaitement propre, sens idéalement approprié par jeu, par figure tressée et par fiction trempée, ruisselante de cet amour des mots, des sens, de cette inaltérable impropreté des langues qui nous ravit et nous déçoit, tour à tour, à parts égales, va-et-vient qui nous porte, nous emporte.

(Aussi bien que si l'on disait : Aphrodite vient de l'Afrique, de l'aphorisme, de l'affruiage, de l'affreuse ou de l'affraîchie. Et il est clair qu'on ne dirait pas faux. Tout cela fait *etymon* : à bonne étude, toute écume étyme.)

Venue d'ailleurs et de partout, fille des îles et des côtes, elle met les Grecs

à la mer, embarque Hélène, que suivent tous les Rois. Blessée au jeu qu'elle a risqué, elle embarque ses chers Troyens, Anchise sur Enée, l'Orient sans retour jusqu'aux rivages d'Occident, *Aeneadum genitrix*, mère de la race d'Enée.

Elle déplace et mêle les principes, l'harmonie, le plaisir et la force, elle séduit les origines, menant au loin des peuples venus de loin, portant leurs provenances ignorées, fondations d'un moment, inventions, saisies de l'instant, sillons tracés, palais et paons dorés, villas. Son vrai temple est la Ville écumeuse aux temples innombrables, aux passages dérobés, allées et venues. Cependant, à la cadence des trirèmes lourdes d'esclaves et d'impôts, au pas des légionnaires, vient le temps de la religion impériale de l'Amour.

Aphrodite domptée, soumise en Jésus-Christ. Rendue aux profondeurs, aux élévations infinies. Rendue au ciel et à la terre — retirée de la mer, sur laquelle pourtant lui aussi vient marcher.

Peut-on imaginer parmi l'écume ce pas léger d'un qui serait frère d'Atys ? Mais non, tous les dieux s'en vont avec lui. Vient un monde d'exils, de pérégrinations, de grandes migrations, et de curiosités, et de soucis. Arrêt de l'allée-et-venue : l'histoire se met en route.

Aphrodite arrêtée revient, renaît mère de Dieu. Sage comme une image, prête pour la peinture de l'amour et de la chair, troubles déjà vieillis, flétris, d'une jeune culture. La renaissance est menée dans le deuil, dans le veuvage de Dieu. Mais jamais Aphrodite ne fut veuve plus que vierge. N'avons-nous pas compris ? Ou comment faut-il dire ?

★

C'est une vieille affaire, et c'est notre tradition la plus chère : les Grecs étaient *superficiels par profondeur*, ils menaient le deuil avec un sourire serein. Ils ne se découvraient pas, ou bien se découvrir était encore pour eux façon de se couvrir, dérobés dans la nudité gracieuse. Aphrodite est la souveraine des Grâces : les Charites tissent sa robe. Le voile, la peau, le grain, les reflets de la mer vineuse, les seins, les cuisses, la chevelure et le sourire. Aphrodite, la plus grecque des Grecques, et la moins reconnaissable. Archi-hellène, plutôt sémite (*Attor(i)t est le moins improbable *etymon*). Troyenne, babylonienne, syriaque, éthiopienne, juive, arabe. Hélène enlevée à la Grèce, retournée à l'Orient, perdue en Égypte, donnée à l'Occident. Aphrodite métisse.

Mêtis : personne. *Mêtis* : sage et puissante prudence. Rome négociant la Grèce et Carthage. Rome sans race, malhabile à la race, propageant partout le goût des étreintes : *omnibus incutiens blandum per pectora amorem*.

Il n'y a pas de « race » en elle, même plus la race des dieux.

L'écume des peuples avec l'écume de leurs mots, avec celle des vagues sur leurs rivages et sous leurs rames. L'écume de leurs jours : imaginez sept mille années de paroles et de cultes, de navigations et de fatigues, depuis

les idoles d'andésite aux sexes incertains jusqu'à nous qui saisissons l'écume de leurs noms sur l'écran brillant d'un ordinateur.

(On compte chez Strabon vingt-six villes et lieux de culte qui portent le nom d'Aphrodite, dont Aphrodité Polis, où l'on élève le bœuf sacré d'Égypte, non loin de Crocodilopolis, et celle qui se nomme en latin Veneris Portus, Port-Vendres.)

L'écume de leurs nuits : la déesse guidant leurs membres, leurs attouchements, les couchant sur des pierres savonneuses, portant ses seins dans ses mains, découverts au-dessus de sa robe — Aphrodite à la gorge merveilleuse, *perikallea deirè*, à la poitrine désirable, *stèthea imereuota*, « Voie Lactée, ô sœur lumineuse / Des blancs ruisseaux de Chanaan », faisant couler des liqueurs mêlées, mêlant les langues, les sangs et les récits. Imaginez l'inimaginable nuit des temps, profondeur sans épaisseur montant vers nous, *hominum divumque voluptas*.

★

(Nous sommes las de cette imagination. De quels orgasmes, de quelles communions crois-tu te flatter ?

— Tu ne comprends rien. Je parle seulement d'une opiniâtreté.

— Et ce n'est pas dérisoire ?

— Laisse-moi sourire.)

★

Les mythes aujourd'hui se sont interrompus. Ils n'ont pas disparu : depuis des siècles, bientôt des millénaires, nous jouons de leur écume. Mais le mythe ne parle plus ce qu'il était censé parler (ce que nous disons qu'il était censé parler) : cette parole énoncée depuis les choses mêmes, depuis l'atome, cette profération d'une nature, d'un monde, d'une origine redéployés, rendus langage et signes à partir d'eux-mêmes. Le mythe ne parle plus cette parole fondatrice, et il ne doit plus la parler. Une époque est venue où il n'a plus été possible que l'origine s'énonce sans se faire aussitôt furieuse, et pourvoyeuse de charniers. Le mythe était devenu volonté de race.

Et c'est aussi pourquoi il y a deuil sans sérénité, et dénudement sans sourire ni poème, et dénuement. Une écume figée, pornophilie aphrodisiaque, et des obscénités de torture ou d'inanition. Et rien ni personne pour rendre raison ou pour rendre grâce.

Le mythe ne parle plus la parole génératrice, où le sens s'engendrait de lui-même, où le monde s'enroulait sur lui-même, langue de son propre sens, et propre propriété de sa langue. Que le mythe soit interrompu veut dire que ce mode du sens est interrompu. L'interruption du sens : voilà tout simplement cette époque nommée « l'Occident ».

Le mythe interrompu ne parle plus comme il parlait, mythiquement

(comme nous pensons qu'il parlait : car les idoles chypriotes ne nous ont jamais rien dit de ce qu'elles ont prononcé, si elles ont prononcé quelque chose).

Ce n'est pas qu'il n'y ait plus rien à dire, ni un silence d'Apocalypse. De l'endroit même, ou de l'envers, où le mythe est interrompu, quelque parole se fait entendre. Ce lieu n'est autre que la surface du mythe, là où cesse sa profondeur de sens, l'écume d'Aphrodite.

Le sens n'est plus donné, si jamais il le fut. Mais l'écume des mots propose le sens. Quelque chose de mouillé : qui ruisselle partout, et qui se perd, se glisse, s'évapore. Sens mêlé toujours d'autre sens, d'autre que du sens, et du sens d'autre chose, sens métissé. Mais le métissage du sens n'est pas un autre mythe. Il est ce que nous sommes tous, mélange ordinaire infigurable, figure si commune, aussi perdue qu'une idole sans forme âgée de sept mille ans. Le métissage n'est pas une substance, il ne compose pas une autre profondeur. Il n'est que le très lent mouvement de mêlée des hommes et des hommes, des hommes et des dieux, des hommes et des femmes. Salive de mots confus prononcés lèvres contre lèvres, fidèlement.

Le sens écumé, chante-moi.

★

Chante-moi l'île frangée d'écume, ta terre au milieu de l'eau. Déesse de Chypre, où trois villes lui sont consacrées. L'île n'est pas un sol sec, ni un lieu isolé. Elle est baignée, elle a le sol mouillé de toutes parts. L'écume s'y rassemble, l'écume faisant surface, et peau — *chrôs*. *Amphi dē leukos aphros ap'athanatou chrôs*. Peau non mortelle et morceau détaché, venue de la jeune fille : *toi d'epi kouré ethréphthē*. Peau et couleur, *chrôma*.

Porteurs d'huiles et d'essences, les vaisseaux mouillent à l'île du Cyprès, l'île du cèdre crépitant, de l'alibon, de l'arbre à myrrhe qui donne naissance à Adonis. Parfums et baumes, onction de l'Odorante, *Aphrodité Christianē*. Le parfumeur grec a nom «le Chypriote».

Aphrodite est une île. Toutes les Îles sont Aphrodite, mais la sienne a nom Chypre. Aphrodite chromatique a la teinte du cuivre, *Chyprios chalcos*, *cyprium aes*, *cuprum*. Seul le métal de Chypre contient la pierre cadmienne, la calamine, le vitriol et la substance cendreuse : ainsi l'attestent Posidonius, et Strabon après lui. Tout l'Orient vient chercher le cuivre, et la Crète, et l'Égypte. Viennent les Mycéniens, les Achéens, les Phéniciens, les Assyriens, les Perses. Viennent et font creuser, chargent leurs vaisseaux, occupent les villes, construisent forts, sanctuaires et entrepôts. Viennent les Grecs, les Romains, et Paul de Tarse. Viennent Byzance, les Arabes, Richard Cœur de Lion, l'Ordre des Templiers, et le Royaume Franc de Chypre et de Jérusalem. Viennent les Vénitiens, Eudes de Montreuil, les Turcs et les Anglais. Viennent, s'en vont, reviennent.

Aphrodite cuivrée, bronzée, couleur de glaive et de bouclier. Chypre-la-

guerre, mer d'Orient-d'Occident, couverte des rapines, des haines et des blessures de tous les continents. On ne voit plus le sourire de l'écume, pas plus ici que sur l'autre mer, le Golfe au-delà des sables. Un soldat dit : « Quand on est gosse, on croit que c'est amusant. C'est faux. »

★

(Il n'y a plus de péan de victoire. L'épopée se tait avec tous les chants. Guerre sans légende : elle n'est pas à dire.)

★

(Ce qui reste, la voix voilée.)

La profondeur qui monte est la naissance. L'écume est toujours naissante, seulement naissante. Aphrodite n'a pas une naissance : elle est la naissance, la venue au monde, l'existence.

La naissance exige l'écume. Il faut mêler et mouiller pour que naisse la chose même : sa forme inimitable. « L'humide est la cause de ce que le sec prend contour », dit Aristote.

Le lieu de la naissance, Empédocle le nomme : « Les gazons fendus d'Aphrodite ». Déesse des jardins, *Aphrodité en kèpois*. Mers d'herbes, herbes de mer, algues, sargasses, varechs, laitues, chevelure luisante, toison trempée, naissance de la fente. Ce qui vient à la surface, et qui écume, est une fente. La fente n'est pas une entaille, elle est une fourche dans l'algue, elle est un fruit, une figue entr'ouverte sur une mousse humide. Ce sont des lèvres, léchées par la houle. Naître : le nom de l'être. Être délivré, venir à l'ouvert d'un lieu.

Pas de dieux : la chance des lieux.

Et la mer aux lieux agités multiplie le rire : Eschyle le nomme, *kumatôn anarithmon gelasma*, le rire innombrable des flots. Et bien plus tard, Oppien de Cilicie dit le *gelôs*, la grande mer de rire douée, peau de panthère et chlamyde fendue.

Fente, mais sans abîme, sans gouffre et sans profondeur. Hystera, ce qui est en arrière, au fond, vient en avant. *Hysteron proteron*, figure de rhétorique, aussi nommée hystérologie. La parole de la déesse est une douce hystérie d'écume sans angoisse, sans puissance. Une divinité sans force, *analkis theos*, mais d'où s'échappe, lorsqu'elle saigne, *ichôr*, le sang immortel dont l'écoulement brille et ne fait pas périr.

Rien d'autre qu'une élévation sur l'eau, même pas une marche, une naissance de la fente qui affleure.

Cypris, la déesse de l'île, élève doucement sa fente. Elle est, inconcevable, bien conçue, la levée d'une fente, la motte d'herbe partagée, et sa gemme, et sa clef, *kleitoris*.

★

Mastos, aussi, le sein : la naissance des seins. Une fois encore, l'*etymon* appartient à l'humide. Être mouillé, ruisseler, regorger, déborder. Être ivre. Hors de sens, *aphrosunè*. Ivresse de Cypris : l'existence à la lettre ex-ubérante. *Uber*, mamelle, générosité, *etymon* différant d'un souffle, de celui de l'hyster (*ud-/udh-). Encore un sourire sur la mer vineuse. Et l'homme envie dans le sein de la femme le gonflement sans arrogance, l'élévation paisible et l'abandon.

Le sein, l'onde, le pli. L'onde, la particule, la lumière. Elle est le sujet du verbe se-propager-à-la-vitesse-de-la-lumière. Le sein naît comme la lumière, comme l'aube au pli du ciel et de la mer. Aphrodite aux yeux de lumière, *ommata marmainonta*, Aphrodite dorée, *chrusè Aphroditè*.

Le pli multiplie les occurrences de l'existence. Le pli n'est pas le pli de l'être : le pli est l'être lui-même.

A la pointe du sein, tout se plie. A toutes les pointes, à toutes les élévations sans fond de la profondeur anadyomène, tout se plie, se replie et se déplie, striures de colonnes immergées, grain lisse de ce bond de peau, âme lactée. Plis du bandeau qui soutient les seins de la déesse, *poikilon*, brodé de dessins aux couleurs multiples, où tout est retracé de la tendresse, de l'amour et de l'oaristys. L'« amour » : cela où il n'entre rien de mythique.

★

Aphrodite pense : elle pèse le poids de l'écume. Ce poids vague, perlé, qui ne pèse rien sur toute la profondeur. *Argynnis aphroditè* est un papillon brillant d'Amérique du Nord. Le poids d'un vol ténu, qui ne circonscrit pas de territoire. Qui fend les algues, et les vagues, mais les laisse mêlées, toison pleine d'écume, *aphrokomos*.

Non pas « superficielle par profondeur ». La dialectique rompt, aussi bien que le mythe. L'écume la liquéfie et la liquide. Bois flottés, tétons et bourgeons, coquilles relavées des vagues.

Seulement, en tous sens différée, diffractée, une étendue marine, toute ouverte sous ses aisselles, roulant de la blancheur entre ses fesses, au contact du ciel clair.

Cette clarté n'aveugle pas, et pourtant, il n'y a rien pour se guider, à cette naissance nue des sens. Pas une grammaire, pas une logique, pas une foi, pas une politique.

De même que la profondeur s'est levée en surface, de même le plus ancien en nouveauté, en à venir. Cette fuite éperdue de sens que dut être l'origine revient à nous, toute pareille et toute changée : la panique des commencements, la mémoire de nos ténèbres, blanchie d'écume, posée sur l'eau, pesée, léchée par les crêtes des vagues.